

14 Récit de Joseph Thoret relatant son record de distance de 1923 à Vauville.

Ce récit, non daté, a été remis, après la mort de Thoret, à Claude Fronteau par Marthe Thoret, veuve du grand pilote.

Claude Fronteau (1) avait lié et entretenait avec le couple Thoret des liens amicaux à la suite de ses vols de durée aux Alpilles.

Ce récit semble avoir été écrit après la guerre 39/45 (vers les années 60 selon Fronteau) de mémoire mais aussi avec l'aide des reportages parus dans "L'Illustration" écrits par Henri Bouché, son beau-frère.

Remercions Claude Fronteau de la communication de ce document inédit et dont le lecteur savourera l'humour qui transparaît à sa lecture.

« Record de planeur – naufrage. »

A Vauville, au sud du redouté Cap de la Hague. J'avais un étrange planeur construit par un homme bien sympa. Mais le jury du Colonel Renard, à ma grande indignation, m'a peut-être sauvé la vie en obligeant mon constructeur à rajouter à cette aile (à profil constant) un haubanage. Nous étions déjà prêts à la fin du concours. Un forgeron du village avait fait un énorme crochet de catapultage qui eut pu presque servir à un tracteur. Nous avions cloué la traverse des roues directement sous le fuselage en comprimant des morceaux de caoutchouc... A l'essai en plat, le centrage était bon, mais quel engin ! Dans le centrage des monoplaces, la nuque était devant le longeron avant. Or, j'étais peut-être un mètre en

avant. Les longerons du fuselage étaient si petits que dans les remous le contreplaqué jouait faisant Pan-pan. Et j'avais l'impression que mon "sabot" allait se séparer du reste.

Un jour, les trois planeurs s'étagaient en altitude selon leurs qualités : le fin Dewoitine plafonnait plus haut, Maneyrol avec sa double aile Peyret en tandem au dessous et mon engin encore plus bas. Les copains entendaient Maneyrol qui me criait railleur : « *Tu montes avec ton "Goliath" ?* » Les vents étaient si médiocre que je ne pouvais tenter la durée.

Je dis au constructeur : « *Le vent mollit, mais je puis vous avoir le record de distance – seulement si le vent me plaque avant l'anse d'Escalgrain où il y a un peu de sable, c'est l'atterrissage dans les vagues qui s'écrasent au pied des falaises. Le planeur sera foutu. Mais je nage très bien par grosse mer et je trouverai bien le moyen d'escalader... Le planeur n'est pas très fin. Vous n'auriez pas à le regretter. Mais le record de distance vous consolera. Et peut-être (si je passe ce cap) atteindrai-je la langue de sable.* »

Pour la durée, j'avais fait coudre à mon caleçon long d'énormes chaussettes de laine tricotées à la main. J'avais rassuré ma veuve en lui disant qu'en cas de naufrage, je ne perdrai pas mes chaussettes...

En franchissant les "coupures" de Vauville aux terribles pertes d'ascendance, je n'étais guère haut. Avant de m'engager devant les falaises, je pouvais encore faire demi tour et me poser à la plage.

Brûlant mes vaisseaux, je fonçai droit devant moi. Cette fois trop tard pour faire un demi tour qui m'aurait enfoncé. Il fallait coûte que coûte avancer. Mais bientôt, les oiseaux qui volaient à voile autour de moi dans l'ascendance devant la crête de la falaise se moquèrent de la pataude caricature qui, lentement, s'enfonçait...

Le vent continuait à mollir. Mais les vagues ne mollissaient pas et au pied de la falaise s'écrasaient sur les rocs en énormes gerbes blanches.

Je raclais les rocs plus encore qu'au début, pour ne rien perdre de l'ascendance. Enfin à 8 km de mon vol le naufrage fut évident.

Pour me donner le temps de réfléchir avant l'écrasement du planeur sur les rocs, j'avançai un peu en mer pour me poser près des îlots des Bréquets (excellente idée qui permet l'ho-mologation de la distance). Vent de travers, dans le creux entre deux vagues, je me posai. Arrêt brutal quand le fuselage et les deux roues bourrèrent dans l'eau. Je m'assis sur le longeron avant et d'en bas regardais la falaise où la vague et le vent me poussaient. Pas rassurant ! Ça claquait dur ! Ici, ça allait la danse, mais là, au pied, ça allait être un vrai naufrage.

En approchant, la danse avait augmenté... J'avais fait un ballot des choses les plus précieuses et du barographe dans mon chandail noué. Enfin une aile toucha le roc en dansant pour s'écraser. Je courrai sur le longeron avant, débarquai et comme la chèvre de Monsieur Séguin, me mis à lutter contre la mer qui voulait

fracasser mon planeur : je repoussai l'aile. Non !..

Je crois que je commençais par aborder à la nage, derrière un roc à un endroit où ça claquait moins terriblement. Puis quand l'aile arriva, je courus dessus chercher mon précieux ballot. Me mis aussitôt, désespéré comme la chèvre de Monsieur Séguin, à repousser l'aile toutes les fois que la vague me la jetait dessus.

Mais la plaisanterie ne dura pas longtemps ; le planeur fut vite broyé. Alors, accrochant mon ballot à l'épaule, je commençai lentement cette escalade de 100 mètres. Ce ne fut pas trop terrible. Personne en ces landes désertes. C'était dimanche, je crois, et dans les rares maisons du plateau, les gens avaient dû aller au bistrot.

Mais au camp de vol à voile à 8 km de là, un pilote de planeur, Abrial, retirant ses jumelles des yeux dit à ma veuve une parole historique. Il fut toujours un peu poseur (il rajoutait à son nom une particule et un autre nom pour signer des articles). Ma veuve qui n'en menait pas large l'entendit dire : "Mes yeux ont vu ce que ma raison ne peut croire !"

Et il avoua qu'il avait vu le planeur se poser dans les vagues. Le vieux père Renard non plus, et les copains n'en menaient pas large.

Mais ma "veuve" qui avait toujours confiance en moi dans les plus terribles des choses que j'entreprenais scandalisa le poseur aux jumelles : "Il nage très bien, et c'était un peu prévu : il m'avait fait coudre ses chaussettes au caleçon pour ne pas les perdre !"

Pourtant des marins m'avaient vu. On vint à ma rencontre, on me conduisit à un village du Nez de Jobourg (au sud du terrible cap de la Hague). Enfin des voitures du camp arrivèrent. Mon beau-frère Henri Bouché, le grand expert aérien, prit des photos pour "L'Illustration".

Le lendemain matin, avec un canot, je revins. Les vagues avaient un peu molli. Je vins à la nage sauver quelques débris du planeur, puis on me prit en remorque derrière dans l'eau et élevant une roue au dessus de ma tête.

Du haut des rocs, mon beau-frère qui avait déjà pris le planeur broyé, nota aussi ce remorquage.

"Le "Goliath" était mort, mais le record de distance était battu." (Hemmerdinger) »

Thoret, dans la relation de son exploit, attribue la dernière phrase de son récit à Hemmerdinger alors que ce dernier avait trouvé la mort onze jours auparavant (2) ; avec le temps, il est permis au vieil homme d'avoir des oublis ou des confusions !

Eric Nessler, dans son "Histoire du vol à voile", relatant ce vol (page 226), indique que Thoret aurait embarqué "une grenouille météorologique" à bord de son planeur, laquelle, vraisemblablement effrayée, se serait échappée peu de temps après le décollage.

Où est la réalité ?

Nessler indique également que Thoret, prudent, avait vérifié la flottabilité de l'appareil.

(1) Se reporter au prochain "Vieilles Plumes" n° 15 consacré aux records de durée aux Alpilles.

(2) Voir "Vieilles Plumes" n° 12.

Ci-dessous, un extrait du récit manuscrit de Thoret

Mais au camp de vol à voile à 8 km de là un pilote de planeur, Abrial retirant ses jumelles des yeux dit à ma veuve une parole historique, Il fut toujours un peu poseur (il rajoutait à son nom une particule et un autre nom pour signer des articles). Ma veuve qui n'en menait pas large l'entendit dire : "Mes yeux ont vu ce que ma raison ne peut croire !". Et il avoua qu'il avait vu le planeur se poser dans les vagues. Le vieux père Renard non plus, et les copains n'en menaient pas large. Mais ma "veuve" qui avait toujours confiance en moi dans les plus terribles des choses que j'entreprenais scandalisa le poseur aux jumelles : "Il nage très bien, et c'était un peu prévu : il m'avait fait coudre ses chaussettes au caleçon pour ne pas les perdre".